

Revivre

Holy Motors — France 2012, 1 h 55

Sami Gnaba

Number 280, September–October 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67403ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2012). Review of [Revivre / *Holy Motors* — France 2012, 1 h 55]. *Séquences*, (280), 50–50.

Holy Motors

Revivre

Émouvant, souvent ludique, **Holy Motors** confirme le grand retour de Leos Carax au cinéma. Objet hybride doublé d'un portrait intime d'un cinéaste trop longtemps écarté des écrans, **Motors** avance en roue libre, par une singularité de parcours qui risque autant d'enchanter que d'irriter son spectateur.

Sami Gnaba

Invité, en 2004, à la Cinémathèque française qui lui rendait hommage, Leos Carax ne cachait pas son désespoir de créateur, forcé au silence après la débâcle financière des **Amants du Pont-Neuf** et l'échec de son successeur, **Pola X** (1999). Il y allait d'un court énoncé, aussi amer que courageux: «Plutôt que de vous montrer mes quatre films précédents, j'aurais préféré vous montrer mes quatre suivants, mais la vie est ainsi faite que ce n'est pas possible.» Il faudra quatre ans de plus pour qu'il tourne à nouveau, un moyen métrage cette fois. D'une stupéfiante bizarrerie, le film, tel son titre (**Merde**, 2008), s'offrait comme un affront pleinement assumé à ses détracteurs de longue date et «aux douaniers du milieu» qui lui bloquaient le passage. **Merde** marque une rupture, une sorte de minirévolution à l'intérieur de l'œuvre de Carax, dont on découvre l'aboutissement cette année à Cannes avec **Holy Motors**.

Revenu des limbes de l'oubli, l'ex-enfant prodige du cinéma français affirme son désir de reconquête dans ce film hors format, méandreux, qui bouscule les attentes de son spectateur, avançant comme dans l'imprévisibilité du rêve; rêve éveillé d'un esprit solitaire, libre, dont la singularité même le rend tour à tour fragile et spectaculaire. Fragile car ses libertés prises par rapport à la manière classique de raconter une histoire le menacent à tout moment (cet épisode surréel où Carax a recours à des voix mécaniques pour faire exprimer les limousines entre elles!), amenant sans cesse son spectateur dans une nouvelle direction, n'entretenant aucun lien narratif avec celle qui la précède sinon l'acteur multifacette qui l'interprète. Spectaculaire aussi, car le mystère de son récit ne se résout jamais complètement, Carax éludant toute explication précise, réinventant constamment son film au détour de chacune des 10 saynètes présentées, triant même occasionnellement dans son passé de spectateur (Demy, Franju, cinéma des premiers temps) ou encore de créateur (le retour de l'inimitable monsieur Merde, clins d'œil aux **Amants du Pont-Neuf**).

La prémisse de son récit pourrait s'inscrire dans une seule phrase: un homme, un acteur dénommé Oscar (écho au nom de famille du cinéaste), erre de rôle en rôle au gré des dix rendez-vous qui lui ont été commandés par une agence. Les rituels de ses transformations sont minutieusement détaillés, ayant lieu à l'intérieur d'une limousine-studio blanche omniprésente et sillonnant Paris. À ces métamorphoses multipliées (un homme de finances, une clocharde, un vieillard mourant, acteur en costume lumineux s'attelant à une séance de *motion capture*...), le film répond par une série d'atmosphères et de genres (série B, fantastique, film musical...) qui accentuent un sentiment de solitude, d'isolement palpable. Son héros caméléon est de tous les plans et nulle part en même temps, tant son identité nous demeure

mystérieuse, évanescence; c'est le destin cruel de l'acteur, semble nous dire Carax. Peu est révélé sur lui, ses spectateurs (invisibles), son agence ou encore la cause de ses activités. L'important, c'est de continuer «pour la beauté du geste», simplement, s'exclame monsieur Oscar, incarné par Denis Lavant, double de Carax à l'écran depuis **Boy Meets Girl** (1984).



Le film répond à une série d'atmosphères

L'aveu d'Oscar, on peut facilement le coller à son créateur si longtemps perdu de vue (13 ans entre **Pola X** et **Holy Motors**!), qui nous retrouve aujourd'hui avec ce film-expérience ample dans lequel, on le sent bien, il a tout mis(é). Après tant d'années à accumuler les projets avortés et à vivre avec le spectre de sa gloire fanée (on repense à cette scène bouleversante dans la Samaritaine jonchée de carcasses de mannequins et de caméras, visitée par le duo Lavant-Kylie Minogue, le Pont-Neuf se profilant à l'horizon), Carax revient par la grande porte, réitérer sa croyance dans le cinéma en nous abandonnant dans «sa» fiction célébrant autant l'art que la vie, comme un chant entêté. Pour preuve, ce prologue dans lequel le réalisateur se met en scène, alors qu'on le voit s'extraire de son lit, avec son chien fidèle, pour ensuite entrer clandestinement dans une salle de cinéma peuplée de spectateurs magnétisés par les images. Là sur le balcon, il se tient, imposant et vulnérable à la fois, comme porté par l'enthousiasme et le bonheur de filmer à nouveau. Ou comme le proclame la chanson du générique final, porté par le sentiment de vivre à nouveau... dans l'œil de celui qui regarde ses images.

■ France 2012 — **Durée**: 1 h 55 — **Réal.**: Leos Carax — **Scén.**: Leos Carax — **Images**: Yves Cape, Caroline Champetier — **Mont.**: Nelly Quettier — **Mus.**: Leos Carax, Neil Hannon, pour *Who Were We?*, par Kylie Minogue — **Son**: Emmanuel Croset, Erwan Kerzanet — **Dir. art.**: Emmanuelle Cuillery — **Cost.**: Anaïs Romand — **Int.**: Denis Lavant (M. Oscar), Edith Scob (Céline), Kylie Minogue (Eva), Michel Piccoli (Le Patron) — **Prod.**: Martine Marignac, Albert Prévost, Maurice Tinchant — **Dist.**: Métropole.